

Souvenirs d'autrefois

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Laberge, Rosette
Souvenirs d'autrefois
Sommaire : t. 3. 1920
ISBN 978-2-89585-669-6 (vol. 3)
I. Laberge, Rosette. 1920. II. Titre.
PS8623.A24S682 2015 C843'.6 C2015-941491-1
PS9623.A24S682 2015

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
prologue.ca

Distribution en Europe :
DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis et Rosette Laberge sur Facebook.

Pour communiquer avec l'auteure : rosette.laberge13@gmail.com

Visitez le site Internet de l'auteure : rosettelaberge.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

ROSETTE LABERGE

Souvenirs d'autrefois

Tome 3

1920



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Chapitre 1

Adrien est aussi nerveux que le jour de ses noces, il marche de long en large dans la cuisine depuis qu'il est revenu de l'étable. Il y a un sacré bout de temps qu'il n'a pas été tendu de la sorte, et ça n'a rien à voir avec le fait qu'il n'a pas fermé l'œil de toute la nuit. La journée vient juste de commencer, et il a cette impression d'éternité devant laquelle il ne peut absolument rien faire. Assise à la table avec les enfants, Marie-Paule l'observe en secouant la tête de gauche à droite. Son mari n'a pas besoin de lui dire ce qui le préoccupe puisqu'elle le sait très bien. Si à l'inverse de lui, elle donne l'impression d'être totalement en contrôle, ce n'est qu'une illusion, parce qu'en réalité elle se sent comme un élastique prêt à se rompre au moindre coup de vent.

— Veux-tu bien venir t'asseoir? finit-elle par lui lancer d'une voix autoritaire. J'ai déjà assez mal au cœur comme ça, tu me donnes le tournis.

Bien qu'elle entame son neuvième mois de grossesse, Marie-Paule est encore terrassée par des nausées qu'elle parvient parfois à estomper, mais jamais à faire disparaître. Et l'effet ne dure que le temps de mâcher tout ce qu'elle ingurgite. Cette cinquième grossesse n'a aucune commune mesure avec les quatre autres. Marie-Paule la trouve si difficile que s'il n'en tenait qu'à elle, elle mettrait fin à la famille le jour de l'accouchement, mais ça, c'est plus facile à dire qu'à faire.

— Pourquoi tu n'arrêtes pas de marcher, papa? s'inquiète soudainement Michel en relevant la tête de son cahier. Est-ce que c'est parce que tu as mal aux jambes?

Adrien s'immobilise le temps de jeter un coup d'œil à son fils et il lâche ensuite un grand soupir avant de recommencer à marcher

de plus belle. Adrien se demande bien ce qu'il pourrait lui raconter. Il ne peut pas lui dire qu'il est mort de peur à l'idée que sa mère veuille s'installer avec eux ! Il ne peut pas non plus lui dire qu'il tremble rien qu'à l'idée que Lucille s'en prenne à sa nouvelle auto qui est encore plus belle que son ancienne. Un fils doit être fier de son père, mais par-dessus tout, il ne doit pas le voir trop souvent dans la peau d'un petit garçon effrayé par le retour de sa maman, comme c'est le cas présentement. Il y a des jours où Adrien se dit que c'est peine perdue, et que jamais il ne sera un adulte devant sa mère, ce qui le désole au plus haut point.

Devant le silence prolongé de son père, Michel revient à la charge.

— Est-ce parce que la vieille grand-mère va sortir de l'hôpital aujourd'hui ?

— Tu ne devrais pas t'en faire, renchérit aussitôt André d'une voix rassurante à souhait, grand-papa Joseph nous a promis qu'elle ne viendrait jamais rester ici.

Cette fois, Adrien s'arrête net de marcher. Quelle sorte de père est-il donc ? Ses fils sont plus braves que lui et ce ne sont que des enfants. Le retour de Lucille après plus d'un an ne lui dit rien qui vaille. Il a mis du temps avant de seulement considérer l'offre de son père de venir s'installer en bas avec sa famille et il en a mis encore plus à convaincre Marie-Paule d'accepter. Et maintenant que leur logement est loué, il est hors de question de reculer. Lucille n'a plus sa place ici, un point c'est tout. Reste désormais à lui faire comprendre. Adrien voudrait montrer sa bravoure, surtout devant ses fils, mais il en est incapable. Il connaît sa mère et il sait qu'elle fera tout pour lui compliquer la vie même si Joseph n'habite plus ici. Elle ne manquera pas de revendiquer sa maison sans se préoccuper le moins du monde qu'elle soit occupée, de cela il en est certain. *Véux-tu bien me dire dans quel pétrin je me suis fourré en descendant ?*

— Je sais tout ça, finit par répondre Adrien, mais votre grand-mère a la tête très dure et j'ai bien peur qu'elle ne soit pas très contente que votre grand-père l'ait chassée de sa maison.

Dans les circonstances, il devrait y avoir au moins une personne pour prendre la défense de Lucille, mais après tout ce qu'elle a fait endurer aux siens avant et pendant son séjour à l'hôpital, aucun d'entre eux ne s'est offert pour aller la chercher. Vu de l'extérieur, ça peut paraître mesquin, voire même méchant, et peut-être que ce l'est au bout du compte. Par contre, si on prend en considération la manière dont Lucille a reçu tous les membres de sa famille qui ont osé se présenter devant elle à l'hôpital, y compris son Adjudant adoré, on comprend facilement que personne n'ait envie d'affronter ses foudres une fois de plus. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Lucille n'a jamais accepté d'être enfermée pour la simple et unique raison qu'elle demeure convaincue qu'elle n'avait rien fait pour mériter ça. Certes, elle reconnaît qu'elle a mis le feu au hangar et à l'auto d'Adrien par la même occasion, mais d'après ce qu'elle se tue à répéter à qui veut l'entendre, c'était un pur accident. Il faut être fou pour croire qu'elle aurait pu le faire sciemment. Quel genre de mère serait-elle, si elle avait osé poser un tel geste contre un des siens ? Les gens ont beau dire tout ce qu'ils veulent sur son compte, mais Lucille Pelletier a toujours été une mère exemplaire et, de cela, elle en est certaine.

— Est-ce que ça veut dire que la vieille grand-mère va être obligée de dormir dehors ? s'inquiète soudainement Michel, à qui l'on a tout de même inculqué un peu de charité chrétienne.

— Elle n'avait qu'à être gentille, si elle ne voulait pas être punie, lance André.

Adrien se demande sérieusement ce qu'il pourrait répondre, puisqu'aux dernières nouvelles, tout le monde ignore où Lucille va crécher. D'ailleurs, Adrien trouve que son père est un peu dur à son égard. Il est d'avis que sa mère a mérité tout ce qui lui arrive

et plus encore. Par contre, qu'elle n'ait aucune place où aller le rend très inconfortable. Évidemment, il est hors de question qu'il la prenne chez lui. Plus elle se tiendra loin de lui, mieux il se portera. La dernière fois qu'il a vu Anna, la cousine de Lucille, cette dernière lui a dit qu'elle n'aurait qu'à venir chez elle. Inutile d'ajouter qu'Adrien s'est retenu à deux mains de lui dire qu'elle ignorait dans quoi elle s'embarquait en acceptant de l'héberger.

— Ne vous inquiétez pas pour elle, dit Marie-Paule, votre grand-mère ira sûrement vivre chez Anna.

— J'espère au moins qu'elle ne sera pas méchante avec elle, plaide André.

— Votre grand-mère est aussi capable d'être gentille, se sent obligé de préciser Adrien, lui-même surpris que ces paroles soient sorties de sa bouche.

En l'entendant, Marie-Paule ne peut pas s'empêcher de sourire. Il faut être bien naïf pour croire que Lucille est capable de gentillesse si ce n'est pas pour lui servir. À l'instar d'Adrien, Marie-Paule comprend parfaitement l'attitude de Joseph. Depuis le temps que sa femme lui mène la vie dure, il fallait à tout prix qu'il se protège d'elle. C'était ça ou elle aurait fini par avoir sa peau.

Étant donné le sérieux qui règne dans la cuisine, Marie-Paule décide de prendre les choses en main.

— Que diriez-vous de manger des crêpes pour déjeuner ?

— Mais on n'est pas dimanche ! s'écrie Michel.

— C'est une excellente idée, confirme Adrien en venant s'asseoir à la table. Après le déjeuner, j'irai voir le père Demers.

— Tu ne vas pas me dire qu'il a repris du service ?

— Pas aux dernières nouvelles. Je vais lui demander si je peux mettre mon auto dans son hangar.

— Il me semblait que tu avais fait installer tout un système.

— On n'est jamais trop prudent !

* * *

Malgré que beaucoup d'eau ait coulé sous les ponts depuis le jour où Joseph a fait enfermer sa Lucille, son retour dans le monde le chamboule bien plus qu'il ne voudrait le laisser paraître.

— Votre déjeuner est servi, papa, dit gentiment Gertrude en mettant la main sur l'épaule de son père.

— Je te remercie, ma belle fille, mais je n'ai pas faim.

Gertrude comprend que son père réagisse au retour de sa femme, mais ça l'inquiète. Il existe sûrement quelque part dans le monde quelqu'un de plus méchant que Lucille, mais sa mère pourra toujours se vanter d'avoir laissé des traces indélébiles sur tous ceux qu'elle a approchés, et particulièrement sur Joseph. Le pauvre homme se ronge les sangs depuis le jour de l'incendie. Il était si désespéré pour Adrien qu'il ne finissait plus de s'excuser pour son auto, tellement qu'Adrien a dû se fâcher après lui pour qu'il arrête. Joseph a passé des jours à se morfondre seul dans sa maison. Il était bien trop gêné pour se montrer au grand jour. Ce n'est qu'à force de venir le voir que Gertrude a fini par réussir à le faire sortir. Et il était temps, parce qu'il était en train de dépérir à force de rester enfermé. La première fois qu'il a lancé l'idée de venir vivre chez Gertrude, il s'est tout de suite repris. Heureusement pour lui, Camil s'est empressé de lui dire :

— On va agrandir la maison pour vous faire une chambre, papa.

Touché en plein cœur, Joseph s'est mis à pleurer toutes les larmes de son corps. Il aurait voulu rester dans sa maison comme si de rien n'était, mais il n'en avait plus la force. Il avait, et il a toujours d'ailleurs, un besoin viscéral d'être entouré des siens. Ah ! il aurait

pu simplement faire un échange de logement avec Adrien, mais ça aussi, ça lui demandait trop. Il devait à tout prix sortir de son foyer qui lui rappelait sans cesse son éternel combat avec Lucille. Quand ce n'était pas pour avoir un nouveau manteau de fourrure ou une horloge grand-père, sa femme trouvait une autre excuse pour s'en prendre à lui. Comme elle excellait dans ce domaine, Joseph en sortait toujours perdant, même si les apparences le déclaraient vainqueur sur toute la ligne. Alors qu'il n'a jamais aimé les conflits, voilà qu'il en réglait quotidiennement depuis le jour de son mariage.

Depuis que Joseph est chez elle, Gertrude ne se met jamais au lit sans remercier Dieu de lui avoir ramené ce père qu'elle aime tant. Elle aurait bien sûr préféré que son arrivée se fasse dans d'autres circonstances, mais elle est assez vieille pour savoir que les choses se passent rarement pour les bonnes raisons, du moins pour celles qu'on avait choisies. Gertrude voudrait avoir pardonné à sa mère depuis le temps, mais c'est peine perdue. Le mieux qu'elle puisse faire, c'est d'essayer de se convaincre que Lucille est morte et enterrée, même s'il n'en est rien.

— Vous devriez arrêter d'y penser, lui suggère Gertrude.

— Comment voudrais-tu que j'oublie que ma femme est folle et qu'elle a réussi à convaincre son médecin du contraire? Je m'inquiète pour vous.

— On n'est plus des enfants, on est tous capables de se défendre.

— Je sais tout ça, mais je ne peux pas m'empêcher de penser de quoi elle est capable.

— Ce n'est quand même pas un monstre...

— Depuis le temps que tu la connais, tu ne devrais pas la sous-estimer! Je te garantis qu'elle n'a pas perdu son temps en dedans et qu'on n'est pas au bout de nos peines.

Gertrude en a eu pour des semaines à s'en remettre lorsque Joseph leur a appris, à elle et à Marcella, que leur mère avait été enfermée. Heureusement que Gertrude travaillait à l'épicerie, parce qu'elle se demande bien comment elle aurait pu passer au travers si elle avait été confinée entre les quatre murs de sa maison. Lucille est folle, et pas à peu près. Gertrude n'a jamais contesté sa folie, elle en a fait l'objet tellement de fois qu'elle ne pourrait pas, même si elle le voulait, c'est surtout le terme qui plane maintenant au-dessus de la tête de sa mère qui l'atteint. Il n'y a personne sur la terre qui veut être la fille d'une folle. Jonquière est une petite ville où les nouvelles courent plus vite que la grippe. Gertrude les entend déjà murmurer dans son dos, et Lucille ne s'est pas encore montré le bout du nez.

Gertrude est allée voir sa mère seulement deux fois à l'hôpital, et Lucille n'en a fait qu'une bouchée. Jamais encore elle ne l'avait humiliée de la sorte en public. Et Lucille s'en est même prise à Marcella devant Gertrude. Là, c'était le bouquet. Si Lucille commençait à insulter sa préférée, qui sait jusqu'où elle irait. Gertrude a commencé à faire le deuil de sa mère. Plus vite elle parviendrait à la sortir de sa vie, mieux elle se porterait.

— Avez-vous changé d'idée? demande Gertrude.

— Pour aller la chercher? Non! Elle ira crécher où elle voudra, mais je ne veux plus avoir affaire à elle.

Bien qu'elle soit tentée de réagir, Gertrude s'en abstient. Elle a essayé de raisonner son père plus souvent qu'à son tour, sans jamais parvenir à lui faire voir les choses autrement. Ce n'est pas qu'elle souhaite le voir se remettre avec Lucille, mais il aurait pu au moins lui donner un toit au lieu de la laisser à elle-même alors qu'elle a toujours vécu dans la ouate.

— Écoute ça, s'exclame Joseph en montrant le journal.

La petite Aurore Gagnon de Fortierville est morte à la suite des séquelles de ses blessures. L'enfant martyre était âgée de dix ans. Ses parents, Télésphore Gagnon et Marie-Anne Houde, ont été arrêtés et accusés de meurtre...

— Le monde est rempli de fous, ajoute Joseph.

— Même la mère ne ferait jamais ça, objecte Gertrude avec énergie.

— Seul l'avenir le dira, ma fille! Depuis le coup de l'incendie, je ne lui fais plus confiance.

* * *

René et Gisèle n'auraient pas pu choisir plus mal leur journée pour aller chercher leur fils à l'orphelinat. Lorsque leur voiture entre dans la cour de l'hôpital, ils croisent celle qui ramène Lucille dans le monde normal. René implore aussitôt Dieu pour qu'elle ne l'ait pas vu, mais il réalise très vite que sa mère a encore les yeux clairs.

— Arrêtez! crie-t-elle d'une voix forte pour que le cocher l'entende. C'est mon fils!

Si Lucille croyait faire plaisir à René en l'appelant ainsi, elle s'est royalement trompée. Il immobilise sa voiture en soupirant et il attend la suite. Installée à ses côtés, Gisèle pose la main sur le bras de son mari sans rien dire. Elle n'a pas vu sa belle-mère très souvent depuis leur mariage, mais ça lui a largement suffi pour connaître le personnage. Aujourd'hui, c'est un grand jour pour eux et Gisèle aurait payé cher pour ne pas avoir Lucille dans leurs pattes.

— Je suis heureuse de voir que tu tiens bon avec la sœur de ma bru préférée! ironise Lucille. En tout cas, je ne suis pas près d'oublier le coup des conserves...

La seule raison qui retient René de clouer le bec de sa mère est que son discours n'a pas de sens. Lucille a beau sortir d'un long séjour à l'hôpital, ça ne l'excuse pas de passer outre le fait que Gisèle est aussi sa bru.

— Tu diras à cette chère Marie-Paule que je sais où se cache le petit Raymond de sa sœur Charlotte. Hum! Ce n'est pas pour me vanter, mais je le sais depuis un sacré bout de temps, hein, Céline? Et tu diras à Marcella que son beau Léandre a une fille qui s'appelle Claire. Tu vas m'excuser maintenant, mais on m'attend. Allez-y, on n'a pas toute la journée!

Tout s'est passé si vite que René et Gisèle se demandent s'ils ont rêvé ou si Lucille leur a vraiment parlé.

— As-tu un crayon et un papier? questionne René.

— Je pensais justement à noter ce que ta mère vient de nous dire.

— Ce n'est pas une mère, argumente René, c'est un monstre. As-tu vu le regard qu'elle avait? Ça ne me dit vraiment rien de bon. Écris vite avant qu'on oublie!

Aussitôt qu'elle a tout noté, Gisèle range précieusement son papier dans son sac à main.

— Oublions tout ça maintenant, dit-elle d'une voix enjouée, et allons chercher notre fils.

René regarde sa femme avec amour. Jamais il n'aurait cru qu'il était possible d'être aussi heureux. En fait, l'arrivée de Gisèle a changé sa vie du tout au tout, tellement que tout ce qu'il touche lui réussit. L'entreprise qu'il dirige n'arrête pas de prendre de l'expansion, et on lui commande de plus en plus de girouettes, au point qu'il y a des jours où il ne sait plus où donner de la tête. À vrai dire, il n'y avait qu'un hic dans leur mariage, et c'est pourquoi ils ont décidé d'adopter plutôt que d'attendre après une grossesse

qui se laisse désirer. Et si toutefois un bébé s'annonce, eh bien, ils en auront deux à aimer. Évidemment, la présence d'Alida et son enthousiasme pour avoir d'autres petits-enfants ont pesé dans la balance. Elle s'est tout de suite offerte pour s'en occuper pendant qu'ils seraient au travail. Gisèle a réduit ses jours de travail à trois d'elle-même en se disant qu'il serait toujours temps de revenir à son horaire habituel si ça se passe bien avec leur fils.

Sans tarder, ils se rendent à la réception et ils expliquent ce qui les amène ici. La religieuse qui les accueille leur fait son plus beau sourire et leur demande de s'asseoir en attendant qu'elle aille chercher la responsable de l'orphelinat. Aussitôt assis, René saisit la main de Gisèle et la porte à sa bouche.

— Est-ce que je t'ai déjà dit combien je peux t'aimer ?

— Pas depuis ce matin, répond promptement Gisèle.

René n'a pas le temps de réagir qu'une porte s'ouvre sur une autre religieuse qu'ils ont déjà rencontrée. Elle les salue d'un signe de la tête et les invite à la suivre. Ils passent les deux grandes portes et se retrouvent dans le petit bureau attendant à l'orphelinat.

— Asseyez-vous ! Le temps de vous faire signer quelques papiers et j'irai vous chercher votre petit Ludovic. Je pense que vous avez fait un excellent choix. Ce garçon mérite d'avoir une belle vie, et si je me fie à tout ce que Charlotte a dit de bien sur vous, je ne doute pas une seconde que c'est ce que vous allez lui offrir.

En entendant le prénom de sa sœur, Gisèle ne peut pas s'empêcher de penser à ce qu'elle a noté tout à l'heure. Elle ne comprend pas encore à quoi tout ça rime, et ce n'est pas maintenant qu'elle va y arriver non plus. D'emblée, elle repousse au fond de sa mémoire ce qu'elle a entendu et elle se concentre sur ce moment si important pour elle. La vie lui a joué tout un tour en mettant René sur son chemin. Gisèle avait fini par en prendre son parti : elle ne se marierait pas et elle n'aurait jamais d'enfant non plus. Mais ça,

c'était avant que René n'apparaisse dans sa vie. Elle aime tout de cet homme, tout sauf sa mère. Gisèle aurait bien voulu entrer dans ses bonnes grâces, mais il aurait fallu pour ça que Lucille l'honore de sa visite, ce qui n'a pas été le cas. Est-il utile de préciser que Gisèle partait avec deux prises? Elle avait épousé le fils répudié de Lucille et elle habitait avec Alida, son ennemie jurée. Même Alida n'a pas réussi à lui expliquer pourquoi Lucille lui en voulait autant. *Lucille, c'est Lucille et il n'y a rien d'autre à dire, sauf qu'elle a toujours été folle.*

— Attendez-moi, dit la religieuse après avoir fermé la chemise contenant tous les papiers d'adoption, je vais aller le chercher.

Ni René ni Gisèle ne pourraient dire avec précision combien de temps la religieuse a mis avant de revenir avec leur petit Ludovic. Tout ce qu'ils savent, c'est que ça leur a paru une éternité. Ils n'ont pas échangé un seul mot, ils ont attendu calmement qu'elle revienne.

— Regardez comme il est beau, dit la religieuse en entrant dans le bureau.

René et Gisèle se lèvent en même temps et ils tendent les bras au petit Ludovic qui se colle sur la religieuse.

— Ne vous en faites pas, leur dit-elle d'une voix rassurante, il va vite s'habituer à vous. Je vous ai mis tout ce qu'il faut dans le sac.

L'instant d'après, la religieuse tend le bébé à Gisèle.

— Venez, je vais vous raccompagner jusqu'à la sortie, ajoutez-elle comme si elle venait de leur donner un sac de sucre.